

Voyage CCB (NAJAC Aveyron)

Vendredi 21-lundi 24 mai 2010

Nous sommes **vendredi**. Il n'est pas 7h. Comme à l'accoutumée, le CCB est là, dans l'attente du car et de sa suite, certain de laisser aux gens à l'heure l'impression d'être en retard. Pas d'ambiance de sourd complot, cette année. C'est que d'ordinaire cette même attente se fait 1 h plus tôt dans l'inquiétante obscurité qui précède l'aube, dans une ambiance de loin plus mystérieuse.

C'est le voyage de Pentecôte. Les augures météo sont tout à fait et durablement rassurants. Mais les experts vélocipédiques prédisent quelques jours d'une pratique plutôt rude. *Pente + côte*, en effet, s'annonce sous une double et lourde menace. Les plus inquiets pour leur organisme s'efforcent de ne penser qu'au beau temps, les plus solides ne se soucient de rien. Pour la couverture médiatico-visuelle, l'équipe part diminuée, car le caméraman commis d'office, récemment blessé lors d'une chute légère mais fatale à ses côtes, n'est pas certain de pouvoir officier en continu jusqu'au bout.

Et c'est le départ, à l'heure comme toujours, avant une première pause dans une aire d'autoroute : les plus exigeants peaufinent leur petit-déjeuner ; les plus prudents s'éclipsent en direction d'une discrète mais profonde forêt de bouleaux parfaitement en trompe-l'œil mais très incitative et finalement rafraîchissante.

Le premier des objectifs est atteint : Castelnau-de-Montmiral, bourg médiéval contemporain de Cordes, comme nous en verrons beaucoup, juché sur un éperon rocheux, où Gérard le chauffeur réussit, non sans quelques acrobaties, à garer son attelage. On en parcourt les ruelles, on s'y fournit en pain du jour et l'on prend la mesure de la forêt de la Grésigne que, dans le lointain, le regard embrasse du haut du promontoire. La place centrale, de dimensions réduites, ne manque pas de cachet. Comme c'est l'heure de satisfaire des estomacs toujours prompts à réclamer, la base de loisir nous offre un havre agréable mi-ombre, mi-soleil. Dans la précipitation, nous nous installons maladroitement sur les vieux équipements dont les bancs font un peu balançoire, alors que des tables de pique-nique récentes nous tendaient les bras à proximité.

Les machines sont descendues et c'est le premier vrai départ : sur la digestion et sous un bon soleil, nous voici donc lancés. Le mot n'est pas réellement exact, parce que cela commence plutôt mal pour les jambes gourdes des moins entraînés : par une côte sévère de quelque 4 km à partir de la Vère que nous grimperons en pleine forêt de la Grésigne (1^{er} passage à 1 chevron).

Après une bonne descente, vient Vaour, riche d'une commanderie des Templiers du 12e. Tandis que le capitaine de route s'en va en quête d'un site de pique-nique pour le dimanche suivant, nous rencontrons un couple de touristes qui ont choisi une façon de voyager encore plus compliquée que la nôtre. En effet, ils se déplacent avec leurs trois chevaux, dont un réservé pour le bât, chevaux qu'ils amènent à pied d'œuvre dans leur propre camion. Durant ce gros week-end, il semble que leur plus grande difficulté soit de trouver à boire et à manger pour les bêtes. Par comparaison, notre équipée nous paraît plus simple et surtout plus sûre, du moins tant qu'on trouve quelqu'un pour l'organiser correctement.

Une longue longue plongée digne d'une descente de montagne nous conduit par Milhars vers l'Aveyron juste avant sa confluence avec le Viaur, que nous retrouverons par deux fois. La vallée nous offre quelques km de répit et l'occasion de faire un arrêt à Varen, et tout particulièrement son église romane, avant d'attaquer une montée conséquente, qui par Mazerolles et une descente à la suite nous fera retrouver notre rivière fétiche, Najac, l'hôtel et la douche. Nous aurons tout de même avalé quelque 900 m de dénivelé, pour une soixantaine de km.

Vient enfin le meilleur moment de la journée : le repas et son apéritif, roboratifs comme il sied après une journée somme toute assez longue et pas mal pentue. En coulisses, la rumeur laisse

entendre que l'effectif du lendemain pourrait se trouver amputé de quelques jambes féminines. Il faudra attendre les conseils qu'apportera une nuit que le site fait imaginer bien calme.

Samedi. Le petit-déjeuner, varié et copieux, est apprécié : tout le monde prend le temps, la peine et la précaution de refaire le plein de calories, même ceux ou celles qui n'ont pas laissé de plumes dans les cotes de la veille. Dès 8 h 30, le départ est donné. L'hôtel se trouvant en bas de vallée, comme tous les jours, nous attaquons par une côte de 4 km, prolongée d'une descente de même longueur jusqu'aux alentours de Monteils qui nous ramène à l'Aveyron. Comme hier, des odeurs de ruminants nous arrivent, mêlées aux senteurs de foin fraîchement fauché, mais on n'aperçoit guère de troupeaux. Nous cacheraient-on quelque chose ? Non, ce n'est pas possible, on n'a pas vu de vache voilée...

La campagne n'est pas très densément habitée, mais les bâtiments qu'on y voit présentent généralement un bel appareil de pierre locale du plus bel effet. Une fois la première halte d'intérêt atteinte également par le car, Villefranche-de-Rouergue, nous dénichons le centre historique de cette cité du 13^e, tout à fait dissimulé mais monumentalement remarquable. Démographiquement comparable à Nay, la ville possède une place centrale, dite des Couverts, horizontalement modeste mais verticalement imposante. Déjà, les bâtiments qui la délimitent et encadrent son pavage sont d'une grande hauteur ; mais en plus ils sont encore dominés par les 60 m de son porche clocher colossal, décoré en style gothique flamboyant, qui flanque la collégiale Notre-Dame, elle même en gothique sobre. Renforçant l'impression oppressante qui se dégage de l'ensemble, il est à la mesure des 8 générations et des 250 ans qu'il a fallu pour en achever la construction à partir du 13^e, soit 150 de plus que pour la cathédrale d'Albi. La chapelle des Pénitents noirs et la Chartreuse Saint-Sauveur sont laissées pour une autre occasion.

Avant La Capelle-Balaguier, nous tentons une incursion en territoire privé, dans l'espoir de mieux voir un petit château apparemment habité, mais sans grand résultat. La route se poursuit sur le Causse jusqu'au lieu dit Saut de la Mounine, un à-pic dans la commune d'Ambeyrac et l'une des courbes du Lot. Une légende s'y attache, mais comme il y en a plusieurs versions en concurrence, vous vous contenterez de savoir qu'en occitan de l'époque, *mounine* désignait une guenon, ici associée tantôt à un seigneur, tantôt à un moine, voire aussi bien aux deux, sur fond d'idylle amoureuse plus ou moins contrariée entre gens de la noblesse.

Nous avançons entre rivière et falaise rocheuse, autrement dit dans un site a priori peu tourmenté donc rassurant pour le mollet, comme la plupart des vallées. Sauf qu'ici, à deux reprises nous butons sur deux monticules dont l'un mériterait quelque chevron. Ces difficultés passées, nous voici au petit pont suspendu et au plan d'eau de Cajarc, rapidement visitée, dont le nom, très ancien, reste associé à celui de Coluche et son café préféré « Chez Moulino ». On s'extrait de la vallée moyennant au moins une côte à 1 chevron et une série de montagnes russes, pour atteindre en bord de route la seule aire disponible pour notre 2^e pique-nique individuel, à quelques km de Limogne-en-Quercy.

Restaurés mais pas franchement reposés, alors qu'une petite sieste aurait été la bienvenue, nous repartons vers ce village où les accrocs se ruent sur leur café (bi)quotidien. Nous passons bientôt devant un grand lavoir qui attire quelques photographes avant d'arriver à Beauregard. Nous y admirons une halle aux grains du 14^e avec ses lauses pas toujours bien calées, et sa charpente impressionnante, même si elle n'est pas entièrement d'époque, ainsi qu'une ruelle presque vide d'habitants dans laquelle se maintient une maison avec ses volatiles domestiques qui peut encore donner une idée d'un mode de vie bien ancien.

De loin, le paysage est dominé par le château de Saint-Projet, de style roman et bien rénové, qui abrita un temps la Reine Margot, avec ses amants et ses gardes du corps, car, femme d'ordre, elle ne mélangeait pas tout. Enfin, une fois passé Lacapelle-Livron, près de la Bonette, affluent de l'Aveyron, nous débouchons sur Caylus, en pleine fête durant ce week-end. Un papi m'interpelle « C'est lundi que vous devriez venir pour la course cycliste ! » ; comme j'étais alors tout seul, c'était visiblement pour rire. Les occupantes du car visiteront aussi la place centrale avec sa halle, les restes du château et les ruelles à boutiques plus ou moins colonisées pour le tourisme. Cependant, à l'exception des photographes les plus assidus, chez certains pédaleurs

le goût de la découverte semble passagèrement éclipsé par l'attrait d'une mousse fantasmée, prise, il est vrai, tout près de la halle ancienne. Après un rapide détour par l'abbaye de Beaulieu, qui ne retient réellement que les locataires du car, nous entamons notre remontée vers Najac.

C'est là que, dès avant la côte à 1 chevron, votre serviteur, trahi par son compte-tours, doit prudemment se laisser glisser en position de serre-file, comme il avait cru comprendre qu'un membre du CD se devait de le faire, s'exposant à la compassion des accompagnatrices qui le doublent en plein dans la difficulté. Malgré le soutien psychologique et oral de deux équipiers, attentifs et surtout préoccupés de bien ramener tout le monde au port, cela durera jusqu'au bout des bouts de la montée, une éternité subjective en cette fin d'après-midi, juste avant la plongée dans l'ombre vers notre Aveyron de base.

Faiblesse définitive qui augure mal d'un lendemain chantant ou mauvaise gestion des efforts et de la distance du jour ? On ne saura jamais qui, des optimistes ou des pessimistes, l'emportent alors. À l'hôtel, où les premiers arrivés s'inquiètent déjà de leur boisson préférée, ces dames accueillent la lanterne rouge, la pitié sur la main et l'on croirait entendre : « Mais aussi, à son âge, et fichu comme il est, vouloir faire 1 800 m de dénivelé...! » Ce jour-là, la presse filmée, pourtant mal servie par le profil de l'étape, a pu tenir malgré son handicap, et la presse écrite a fini par arriver. Après quelque repos et un bon réconfort alimentaire, l'un et l'autre bien mérités, la soirée s'écoule, paisible et convenablement rafraîchie.

Dimanche. Première surprise : les deux reporters sont bien au rendez-vous en tenue de cycliste ; curieusement, par courtoisie sans doute, personne ne s'en étonne, à haute voix en tout cas. Le départ est donné, et, comme à chaque fois, cela commence encore par une belle montée jusqu'au-dessus de Najac. Les plus inquiets prennent prudemment les devants, afin de s'échauffer sans violence sur les presque 4 km de grimpe matinale. Puis vient la vallée du Viaur, rattrapée à Lagarde-Viaur, que nous suivons jusqu'à Saint Martin-Laguépie. Là nous attend la seule côte à 2 chevrons officielle sur la route de Cordes-sur-Ciel, nouveau point de ralliement.

Le village, qui nécessiterait à lui seul toute une journée de visite, monte très haut et c'est donc vélo à la main que nous atteignons son sommet, après avoir jeté un coup d'œil sur son terre-plein sommital en forme de terrasse panoramique. Au loin, sous le soleil déjà bien monté (le veinard !), des parterres de fleurs bleutées donnent à certaines pièces cultivées des allures marines. Dans la descente, l'un de nous tient à marquer le coup en crevant sur place ; la réparation entreprise dare-dare bute un instant sur une chambre à air facétieuse qui, comme dans la fable, tente de se faire plus longue que la jante ; mais un massage la convainc finalement de rentrer dans le rang et du même coup dans le pneu. Un petit flottement sur l'heure du rendez-vous entraîne la scission provisoire du groupe, mais juste avant Tonnac, personne n'échappera à la cote 1 chevron qu'il nous faut passer avant d'espérer plonger le nez dans le panier de l'hôtel au même Vaour traversé l'avant-veille. Le car nous y attend et nous picorons dans le calme et l'ombre, à proximité de l'église.

C'est déjà le moment de repartir. Le cameraman, incité par la prudence à ne pas s'exposer aux secousses que des descentes moins bien goudronnées imposeront en effet en deuxième partie de journée, remonte dans le car, la mort dans l'âme. La plongée vertigineuse, passée la remontée vers Penne, nous fait retrouver l'Aveyron, que nous traversons et suivons, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, jusqu'à Saint-Antonin-Noble-Val, sa place et son beffroi. Un peu comme hier à la même heure, la curiosité semble plutôt é-moussée (!) et d'autres impératifs plus immédiats prendre réellement le dessus ; en tout cas, l'objectivité du reporter oblige à dire que de la halle centrale, de la moitié du 19e seulement, il est vrai, la majorité ne retient que sa proximité avec le café où des sièges accueillants attendent les plus assoiffés en terrasse.

En parallèle, le car sera passé à Bruniquel, avec son château du 12^e juché sur la falaise, son site merveilleux, ses ruelles en pente, ses vieilles demeures, et son beffroi curieux.

Pour les cyclistes, la journée va se clore par une nouvelle remontée à partir de Lexos et de Varen, une nouvelle descente vers Najac, puis le passage au sommet du village, beaucoup plus indigeste que le matin à la fraîche. De la sorte, les 2 000 m de dénivelé seront atteints et, le

temps de rejoindre l'hôtel, les 110 km aussi. Au cœur du village, les gens se partagent, les uns retournent tranquillement s'abreuver, un autre en profite pour parcourir à pied ses ruelles pentues qu'il n'a pas encore vues et qu'il descendra alors au milieu de sa brocante finissante et de ses faux pèlerins de St Jacques en tenue pour touristes. Enfin, pour le cliché de clôture, le pauvre caméraman attend stoïquement au terminus, debout, que tout le monde veuille bien arriver.

Lundi. Réduit à 8 unités, le coco plein, le peloton repart avec grand beau temps mais la fraîcheur de la vallée. Les plus lents en avant-garde, on attaque à nouveau les hauteurs de Najac. Une fois la jonction faite et les dernières photos prises, nous nous engageons dans la direction de La Fouillade. Un temps le capitaine hésite : emprunterons-nous le trajet prévu et reconnu ou un pont encore en travaux ? Renseignements pris auprès de l'habitant, c'est la seconde solution qui prévaut, probablement plus courte. Hélas, la rivière franchie, c'est un véritable mur qui nous fait de l'œil, mais il faut le franchir : c'était la surprise et le supplément de la matinée. Après Bor-et-Bar, ce village bicéphale, nous plongeons vers le même Viaur et, plus loin, après une série de montagnes russes, nous atteignons Almayrac. Nous nous laissons glisser vers le barrage de la Roucarié, et voici bientôt Monestiés en vue, où le car nous attend déjà.

Durant ces quatre demi-journées, nous aurons donc vu, parfois entrevu ou croisé seulement, les nombreuses traces d'une vie médiévale rude, voire sauvage, souvent belliqueuse, mais intense. Preuve évidente qu'on ne pouvait imaginer que tant de foin soit fait pour rien, un temps furtifs, des troupeaux de bêtes magnifiques nous auront regardé passer. Par ailleurs, en chaque point d'eau suffisamment dormante les grenouilles amoureuses nous auront régulièrement prodigué leurs concerts. Des paysages changeants nous auront accompagnés, tantôt avec des cours d'eau profondément encaissés, tantôt avec la fraîcheur secrète de sous-bois ombragés que l'on devine moussus, tantôt avec la clarté rayonnante de panoramas grandioses. Il faut dire que nous avons beaucoup joué à l'ascenseur : outre les côtes ordinaires, fort nombreuses même lorsqu'on ne les attendait pas, pour les 320-330 km du périple nous avons compté 1 montée à 2 chevrons, 13 à 1 chevron en plus des 6 point bas que représentent les ponts.

La balade s'achève pour les 8 survivants du vélo. Après 48 km, c'est l'heure des ablutions plus ou moins minutieuses, chacun selon sa méthode. Ainsi, l'un d'entre nous s'est improvisé une douche manuelle et, aux yeux ébahis de deux mémés qui papotent de l'autre côté de la place, s'expose en tenue d'Adam, de face et, si j'ose à dire, à visage entièrement découvert. On pense à la chanson de Brassens et au grand *mounin*...

La tenue civile est désormais générale. Le car redémarre vers Albi où, tout contre la cathédrale Sainte-Cécile, dans un décor agrémenté de nombreux portraits d'artistes de la chanson et du cinéma, nous attendent un apéritif et un repas de poisson. C'est ensuite l'occasion de voir ou de revoir ce monument de brique original construit en 100 ans à partir de 1282, enrichi par des murs et des plafonds peints au 16^e. Le car prend l'autoroute, et en pleine sieste, les plus disponibles repèrent la crevaisson de l'une des 4 roues de la remorque, décidément notre talon d'Achille habituel. Les plus compétents entourent le chauffeur en salopette, et, au bout d'une demi-heure et d'une bonne suée, le mal est réparé ; il ne reste plus qu'à regonfler la roue de secours. Et après un ultime arrêt dans l'aire aux bouleaux de l'aller, nous voici à Pau, où tout le monde est bien content de récupérer son véhicule, plus ou moins bien garé.

Le voyage annuel est terminé et bien terminé. Tandis que les uns pensent à leurs muscles quelque peu endoloris, d'autres échafaudent déjà de nouveaux plans de sortie pour améliorer encore leur forme et leurs capacités. On leur souhaite bon vent !

Francis TOLLIS